

## QUI PLEURE LÀ ? La langue française à son miroir

François Tallandier  
Romancier, essayiste et journaliste



Synergies Monde n° 5 - 2008 pp. 179-182

*Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure  
Seule, avec diamants extrêmes...*  
Paul Valéry

On me permettra d'analyser la situation selon l'angle de vue que l'on peut avoir dans ce fragment de l'aire francophone qui a nom la France, et qui est celui que je connais le mieux. On sait que Paul Valéry, lorsque durant la Grande Guerre il travaillait longuement à sa *Jeune Parque*, se proposait entre autres d'édifier un monument à la langue française, qu'il jugeait tout aussi menacée que la France elle-même. Peu importe que le mystérieux poème apparût si éloigné des tumultes du temps (et aussi antagonique que possible à la poésie patriotique d'un Rostand, par exemple, que Valéry traitait dédaigneusement de « joueur de flûte ») : son auteur ne reniait pas l'idée d'une solidarité fondamentale entre la langue française et l'édifice politique français, ni n'excluait la possibilité à cet égard d'une catastrophe imprécise, mais menaçante.

De fait, cette solidarité, ou pour mieux dire, le rôle éminent dévolu à la langue dans l'identité française, avait constitué un trait caractéristique de la République, qui reprenait en cela, et sans complexe, les vues qui avaient été celles de Richelieu et de Louis XIV. On n'a pas assez souligné que l'édification de la « littérature française » date essentiellement de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les médiévistes avaient durablement réinstallé dans le paysage les grandes œuvres fondatrices, *Tristan et Yseut*, *La chanson de Roland*. Gustave Lanson, directeur de l'École normale supérieure, parachevait les esquisses d'un La Harpe ou d'un Nisard en donnant une *Histoire de la littérature française* devenue canonique, imposant une vision monumentalisée qui fut encore celle, plus près de nous, du célèbre Lagarde & Michard. L'Académie était au sommet

de son prestige ; la colonisation imposait notre langue au-delà des mers ; les classes cultivées de l'Europe se faisaient un devoir de parler le français. Notre langue, à son miroir, se trouvait belle et glorieuse.

Arrêtons-nous un peu, justement, devant ce miroir. Dans le miroir, en premier lieu, on s'identifie. On s'aime ou on ne s'aime pas, mais on passe d'un état de présence obscure à la condition d'un être qui se connaît, un peu mieux en tout cas. En outre, on vérifie ses apprêts ou son appareil, on tente d'évaluer ses capacités à faire impression ou à séduire. Ce qui nous mène à l'érotique du miroir, et à ce plaisir qui s'augmente de se contempler, de s'assumer. Expérience narcissique (bonne ou mauvaise) qui, l'histoire nous l'enseigne, fut et demeure l'expérience continuelle de la langue française.

Il me semble à cet égard que le miroir dans lequel la langue française se contemple, c'est, depuis toujours, une autre langue. Symboliquement, cela commence avec le texte même en lequel on a accoutumé de voir l'acte de naissance du français, à savoir le fameux serment de Strasbourg (842), rédigé en trois versions : latin, roman et tudesque. Vers la même époque, le concile de Tours recommandait aux curés de prêcher désormais non plus en latin, mais dans la langue réellement parlée par leurs ouailles. Les langues romane, provençale, toscane, etc., allaient ainsi prendre ainsi conscience d'elles-mêmes dans la constatation d'un écart.

Dans le même ordre d'idées, il faut se souvenir que l'étude, ou plutôt la constitution même, d'une grammaire du français (de ce qui est alors le français), eut lieu non pas en France, mais en Angleterre, où le français était devenu l'idiome importé par une nouvelle classe dominante.

Sans s'attarder, on rappellera deux autres occurrences, particulièrement éclatantes, en lesquelles la langue française se détermine en opposition à une autre, ou à d'autres : la langue latine, avec laquelle le français se fera fort de rivaliser dans la splendeur littéraire ; et plus tard les « patois » ou dialectes régionaux, considérés comme des obstacles à l'unité nationale et républicaine. Tout cela est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y insister ; ce qui est sûr, c'est que vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>, la langue française, à la faveur de cette longue histoire, avait acquis un niveau incomparable de morgue. On souriait paternellement du « petit-nègre » ou du parler des bonnes provinciales ; on s'amusait à dire du basque que le diable lui-même, en dix ans, n'avait pas réussi à l'apprendre ; on ne doutait pas que l'allemand (la langue de Kant !) fût tout à fait confus et obscur.

Tout cela est fini, bien fini. La langue française en France, durant le dernier demi-siècle, est passée de l'exaltation à une morne lassitude, de l'autoglorification la plus crasse à une manière de dégoût selon le cas indifférent ou pénitentiel. Cela s'appelle très précisément un syndrome maniaco-dépressif, ou, comme il paraît qu'on dit maintenant, bipolaire. Alors, qui pleure là ?... Et pourquoi ?

Il faut envisager en premier lieu (ce qui nous ramène aux inquiétudes de Paul Valéry) le moment terrible où, comme disait Freud, « de grandes nations de

race blanche, régissant sur le monde, auxquelles incombe la direction du genre humain » précipitèrent d'un coup toutes leurs énergies dans le carnage et la destruction, ébranlant définitivement la confiance qu'elles exigeaient qu'on leur vouât. Des élites bardées d'humanités classiques, de référence à Hugo ou à Corneille, avaient mené la colonisation au fusil et sacrifiaient maintenant leur propre descendance sur les champs de bataille du nord-est.

Dans les décennies suivantes, et après un autre épisode ou la ci-devant « Grande nation » ne dut sa survie qu'à l'intervention des Américains, l'émancipation des peuples colonisés, et, du même coup, l'apparition de nouvelles expressions littéraires qui recouraient à la langue française, constitua une chance tout à fait imprévue que les meilleurs esprits (mais ils n'étaient pas très nombreux) saluèrent comme telle. A cet égard, la rencontre d'André Breton et d'Aimé Césaire demeure, au moins symboliquement, un moment capital. A travers les œuvres, et parfois les chefs-d'œuvre, nés dans ce contexte, la langue française poursuivait l'expérience du miroir de façon riche et neuve. « L'artiste francophone, écrit très justement Jean-Marie Borzeix, vit et crée sur une frontière. Son rôle y est le contraire de celui du douanier qui interdit le passage. L'artiste francophone est celui qui ouvre la voie. » La voie vers l'autre langue, encore, qui marque sa présence dans le texte selon des protocoles divers, montrant qu'il n'y a aucun souci à se faire quant à la ductilité créatrice de l'idiome de Rabelais : qu'on repense au jeune héros de Kourouma, qui raconte son histoire en nous indiquant drôlement ses recours au Larousse, au Robert, au Harrap's et à l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire ; ou à l'extraordinaire expérience de traduction réussie par Millogo et Bissiri à partir de « l'anglais pourri » du Nigeria. On pourrait en citer bien d'autres.

Seulement, ces expériences fascinantes (car enfin, si une langue ne sert pas à créer et à dire l'humain, à quoi sert-elle ?) ne sont malheureusement enregistrées et comprises, ici, que d'un assez petit nombre de gens. D'ailleurs, la littérature en général n'intéresse plus grand monde dans ce pays, y compris et d'abord chez ses élites. Massivement, la France (ce fragment d'aire francophone qu'on appelle la France), nourrit sa dépression d'une autre expérience du miroir, celle qui la place face à la langue anglaise.

Celle-ci est aujourd'hui, indiscutablement, le miroir où le français, en France, s'aime ou se méprise, mais dans les deux cas, et à l'insu des intéressés, au travers d'une commune *delectatio morosis*. Tel passager du métro ruminera sa colère de voir à peu près tous les slogans publicitaires formulés en anglais (Ideas for life, Connecting people, Work and grow), avec une traduction française en tous petits caractères, dans un coin ; pendant ce temps, son voisin de wagon regardera avec avidité l'autre affiche, qui l'assure qu'en trois mois il parlera l'anglais de Wall Street comme un vrai manager de stature internationale. Mais le premier ne pourra rien changer à ce qui le désole ; et le second, neuf fois sur dix, n'ira pas au-delà d'une velléité. A un autre niveau, mais dans le même balancement d'humeur, il est assez facile de trouver quelqu'un qui vous explique, chiffres et graphiques à l'appui, que « le français compte de plus en plus de locuteurs dans le monde », et qui semble y trouver une mystérieuse

satisfaction ; mais tout aussi facile d'en trouver un autre, qui vous explique, chiffres et graphiques toujours à l'appui, que le français recule de façon alarmante - mais on ne sait pas très bien de quoi il s'alarme, au juste. Et j'attends toujours qu'on m'explique : *Qui pleure là ?..*

Cela ne veut pas dire, au reste, qu'il n'y ait pas quelques raisons de s'inquiéter des signes d'anémie que montre la langue française en France, et devant lesquels ses élites dirigeantes, en tous domaines, témoignent de la plus parfaite indifférence, pour ne pas dire pire. Il est extrêmement préoccupant d'avoir entendu un homme politique de premier plan (et pour tout dire, devenu le chef de l'Etat), affirmer en public qu'il était ridicule de placer la lecture de *La Princesse de Clèves* au programme d'un concours administratif, ou qu'il ne voyait pas pourquoi les pouvoirs publics devraient subventionner plus longtemps l'étude des littératures anciennes. Plus préoccupante encore, l'absence de réaction d'une classe politique qui, depuis quelques années maintenant, se caractérise elle-même par une expression de plus en plus familière, relâchée, voire triviale, pour le plus grand contentement de la sphère médiatique, laquelle n'est d'ailleurs pas en reste à cet égard. Et tout aussi déplorable l'indifférence, à l'exception d'un tout petit nombre, des professionnels de l'écrit (éditeurs, médias) que cet affaissement devrait inquiéter, mais qui économisent des postes de correcteurs...

Il ne s'agit pas là d'une réaction de puriste, crispé sur le mythe d'un « autrefois » idyllique. Mais je tiens que l'indifférence à la langue du point de vue de sa tenue et de sa rigueur, à la langue aussi en tant qu'héritage de culture, aboutira inexorablement, aboutit déjà, à l'indifférence envers l'innovation, envers la création et les créateurs.

Et donc, du même coup, car tout se tient, à l'indifférence envers l'aire francophone, considérée comme espace commun de création et d'échange. Quelques institutions tenaces, quelques personnalités éclairées maintiennent certes le flambeau ; et ce fut une bonne inspiration de l'ancien président que de clore son règne par un festival « Francofffonies » ; mais qui s'en souvient ? Le gros des troupes, à commencer par la sphère médiatique (c'est-à-dire le forum), se borne à signaler de loin en loin l'existence de la vieille pendule - alors que c'est elle qui devrait sonner l'heure. L'existence d'une francophonie devrait nous paraître, si nous savions encore voir grand et voir loin, une chance historique et culturelle majeure, pour nous, dans ce monde mondialisé. Cette chance, nous la devons à tous ceux qui malgré les drames de l'histoire ont persisté à lire, à écrire, à créer en français. C'est nous, à présent, les hexagonaux, qui avons besoin d'eux ; cette langue partagée est un de nos liens avec ce monde *ancho y ajeno*, vaste et étranger. Elle pourrait constituer un recours pour ne pas devenir un pays qui se replie, qui s'isole, qu'on oublie. Or, si cela devait arriver, je saurais enfin *qui pleure là* : moi.